

LA VIE RELIGIEUSE: DU CHAOS AU « KAIROS » ?

(Victor Codina, sj)

Une crise sans précédent dans l'histoire de l'Occident

Les historiens de la vie religieuse savent bien qu'au cours de l'histoire de l'Église, certains instituts religieux, tant masculins que féminins, ont disparu après des années de vie féconde. Ils notent aussi que chaque nouveau cycle de vie religieuse – la transition du monachisme aux mendiants, des mendiants aux congrégations apostoliques modernes, etc. – a, d'une certaine manière, mis en crise le cycle précédent, qui a eu besoin de temps pour se reprendre et s'adapter. C'est une réalité positive : la vie religieuse occidentale s'est enrichie de l'expérience du désert, de la périphérie et de la frontière.

Aujourd'hui, cependant, quelque chose de différent et de nouveau se produit dans le monde occidental, qui affecte tous les instituts religieux : un manque de vocations, des pyramides démographiques inversées, avec beaucoup de personnes âgées en haut et peu de jeunes en bas, et beaucoup quittent la vie religieuse. Cependant, la question est : pourquoi ces personnes partent-elles ?

Cette situation généralisée provoque une incertitude quant à l'avenir de la vie religieuse et, dans beaucoup de cas, génère un climat de peur, de panique : la vie religieuse va-t-elle disparaître des Églises de l'Occident chrétien ? Est-ce que le même phénomène se produira en Asie et en Afrique dans quelques années ? Y aura-t-il une évolution vers de nouvelles communautés de religieux ? Les nouveaux mouvements laïcs vont-ils remplacer la vie religieuse traditionnelle ?

Si nous voulions résumer cette situation en un mot, nous devrions peut-être parler d'une « situation chaotique », c'est-à-dire un mélange de confusion et de désordre. Il en ressort des conséquences de toutes sortes : non seulement pastorales et spirituelles, mais institutionnelles, économiques, sociales, etc. Que faire de ses œuvres éducatives, pastorales, sanitaires et sociales lorsqu'il y a un manque de personnel religieux et de ressources économiques pour les maintenir ? Comment faire face aux coûts considérables des infirmeries pour les religieux ? Comment former la jeunesse religieuse dans ce climat d'insécurité ? Quel avenir attend les jeunes qui entrent dans des communautés religieuses très vieillissantes ? Est-il possible de continuer à rêver ?

A partir du tableau que nous avons esquissé, on peut se rendre compte qu'à l'intérieur de la vie religieuse coexistent des positions divergentes. Pour certains, il s'agit d'un phénomène passager, d'une crise temporaire, qui se résoudra bientôt. Et on donne les exemples de certaines communautés religieuses qui ont vu récemment augmenter leurs vocations. D'autres, en revanche, adoptent une attitude apocalyptique : il n'y a plus rien à faire, il n'y a pas d'avenir, nous ne pouvons pas continuer à rêver.

Nous devons alors approfondir la situation actuelle, pour saisir d'éventuelles alternatives, et qui ne soient ni naïves ni catastrophiques.

Explications insuffisantes

On cherche souvent à expliquer ce phénomène de manière personnelle et subjective : les générations avancées en âge dans la vie religieuse n'ont pas donné un témoignage évangélique adéquat et, d'autre part, la jeunesse d'aujourd'hui ne s'intéresse qu'à profiter de la vie et à s'amuser.

Il est indubitable que dans la vie religieuse mûre du passé, nous n'avons pas toujours été des signes évangéliques transparents et les abus sexuels sur mineurs ont montré de grandes fissures dans la vie religieuse classique. Mais on ne peut pas dire que la vie religieuse actuelle représente un déclin par rapport à celle du passé, où pourtant il y avait beaucoup de vocations. Il ne s'agit pas seulement d'un problème personnel, dans le passé il y avait beaucoup de personnes saintes dans la vie religieuse, comme il y en a aujourd'hui. Le problème n'est pas numérique mais un peu plus complexe, plus formel que matériel, plus institutionnel qu'individuel, plus de processus dans le temps que d'espaces (cf *Evangelii gaudium* [EG], nn. 225-230), plus de structure que d'actions concrètes particulières.

Il est vrai que, parmi la jeunesse, il y a des personnes enfermées dans le domaine économique et matériel, peu sensibles aux valeurs spirituelles. Mais il y a des jeunes généreux, prêts à se sacrifier pour de grandes causes sociales, écologiques, de santé, de migration, de droits de l'homme, de justice, etc., avec des volontaires assidus et très engagés. Et beaucoup d'entre eux s'ouvrent aux dimensions de la Transcendance, au silence et à la prière. Ici encore, nous ne pouvons pas juger de la qualité morale de la jeunesse d'aujourd'hui par rapport à celle du passé. Ce sont des temps différents.

Ce qui est certain, c'est que la jeunesse d'aujourd'hui ne veut pas s'engager dans des communautés étroitement liées à un passé qui n'a plus d'avenir. Cette crise actuelle de la vie religieuse en Occident est donc un fait si répandu partout qu'on ne peut ni s'expliquer ni répondre par des situations personnelles, mais qu'il doit y avoir une cause objective, historique, générale, structurelle, car la crise touche simultanément tous les instituts. Ce n'est pas quelque chose de purement quantitatif ou numérique, mais c'est essentiel et vital, ce n'est pas un détail mais quelque chose de formel, une sorte de *Gestalt*.

À la recherche d'une réponse

Nous entrons ici dans le thème bien connu du changement d'époque, qui s'exprime de différentes manières; un nouveau temps axial; dépassement de l'ancienne ère centrée sur l'autel du sacerdoce et du sacrifice; changement de paradigme qui remet en question le paradigme précédent et s'ouvre à de nouvelles perspectives, etc. Ce qui est certain, c'est que nous n'en sommes pas encore à la fin de l'histoire, comme le pensent certains naïfs.

Nous vivons dans un monde séculier, où l'hypothèse Dieu a disparu (athéisme) et doit être repensée par les croyants pour ne pas faire de Dieu un bouche-trou, mais un Dieu qui

respecte les médiations et les causes secondes. Il faut vivre devant Dieu comme si Dieu n'existait pas (Dietrich Bonhoeffer), en nous responsabilisant du monde et de l'histoire. Il faut assumer le silence de Dieu devant Auschwitz et devant les enfants immigrés qui meurent dans les bateaux ou sur la plage.

D'autre part, l'optimisme sécularisant, utopique et un peu messianique d'il y a quelques années qui faisait entièrement confiance à la science et au progrès moderne, s'affaiblit face au choc de la dure réalité : injustice, faim, guerres, changement climatique, maladies et mort. La pandémie actuelle a soulevé des questions ultimes sur le sens de la vie et de la mort. Face à cette situation d'échec et de vulnérabilité, la science n'a pas de réponse. Seules les religions pointent vers le Mystère de Dieu, qui pour les chrétiens est le Dieu créateur et Père de Jésus et donneur de l'Esprit. Face à la maladie et à la mort, les chrétiens ont l'horizon de la croix et l'espérance pascal. Nous, chrétiens, devons humaniser la foi et transfigurer le monde à la lumière du mystère pascal de Jésus (cf. *Gaudium et spes* [GS], n. 39).

Pour la foi chrétienne, un discernement évangélique clair est nécessaire face à ce changement d'époque, pour ne pas condamner le passé comme faux et inutile, ni s'ouvrir au nouveau avec une ferveur presque messianique. La Parole de Dieu, l'Évangile, la vie et la mission de Jésus de Nazareth mort et ressuscité, la grande Tradition ecclésiale, ont quelque chose à nous dire sur le présent, le passé et l'avenir.

Le Concile Vatican II a souvent été accusé d'avoir causé cette crise de l'Église et de la vie religieuse. Non seulement cette affirmation est fausse, mais elle souffre d'ignorance historique. Vatican II a cherché à mettre l'Église en dialogue avec le monde d'aujourd'hui, sans le condamner (cf. *Gaudium et spes*), dépassant ainsi une ecclésiologie du christianisme désormais dépassée. C'est le célèbre *aggiornamento* de Jean XXIII, un vieillard charismatique et avec la sagesse des simples qui vivent la réalité d'en bas, qui a deviné que le christianisme avait déjà explosé. Mais il s'est refusé de tomber dans la prophétie des calamités.

Vatican II prend acte de cette réalité et tente d'en tirer les conséquences (cf. GS 4-10). L'Église universelle et le charisme de la vie religieuse devront tous deux se redéfinir face à ce nouveau contexte historique postchrétien.

Leçons de l'histoire passée de la vie religieuse

Avant de chercher de nouvelles formulations pour l'actuelle situation inédite de la vie religieuse, nous voulons prendre en considération certains enseignements tirés de l'histoire passée.

L'origine de la vie religieuse dans l'Église est toujours un charisme prophétique, suscité par l'Esprit comme critique et dénonciation d'une situation ecclésiale peu évangélique, comme annonce des valeurs authentiques du Royaume et comme semence d'une transformation ecclésiale et sociale. Johann Baptist Metz utilise l'expression de la vie religieuse comme « une thérapie de choc ecclésial ». C'est pourquoi la vie religieuse ne naît pas d'en haut du pouvoir, mais de la marge, du désert, de la périphérie, de la frontière (Jon Sobrino).

Mais il est indubitable qu'au cours du temps il y a eu une tendance lente mais constante à quitter la périphérie et à se rapprocher du centre, avec une tentation claire et pas toujours surmontée de se placer au sommet du pouvoir économique, social, ecclésial et spirituel. Elle est souvent devenue une élite au sens plein du terme, toujours plus éloignée du peuple, plus autoréférentielle, plus autonome et isolée des autres charismes ecclésiaux, avec une certaine fierté collective, dans une sorte de "*Splendid Isolation*" avec un risque indéniable d'embourgeoisement.

Quelques conséquences importantes. La vie religieuse cléricale, avec la bonne volonté de suppléer à la pénurie de clergé et de soutenir l'Église diocésaine, assume des paroisses, avec le risque que le charisme reste un peu marginalisé et tend à une *paroissisation* de la vie religieuse. Où est son prophétisme charismatique si, à la fin, tout le monde devient curé de paroisse?

D'autre part, la vie religieuse féminine a souvent été si dépendante de la vie masculine qu'on l'a empêchée d'exprimer sa spiritualité dans tout le génie original qu'elle possédait. Il est également significatif que la vie religieuse née ou restaurée après la Révolution française ait fait un bon travail social, éducatif et sanitaire, tout en conservant une mentalité très conservatrice et en regrettant l'ancien régime, l'union entre le trône et l'autel. Pour le dire schématiquement et avec franchise, la vie religieuse, qui à l'origine, autour du IV^e siècle, était née comme une critique de la « chrétienté », a lentement fini par l'imiter et pour s'y adapter.

L'évolution de la théologie de la vie religieuse

Aujourd'hui, nous avons pleinement conscience qu'il y a eu une évolution positive de la théologie de la vie religieuse. Vatican II, malgré quelques ambiguïtés de certains textes, la situe au sein du peuple de Dieu (cf. *Lumen gentium* [LG], nn. 43-47), qui est appelé à la sainteté (cf. LG 39-42). La vie religieuse est un don de l'Esprit qui, bien que n'appartenant pas à la hiérarchie de l'Église, fait partie de sa vie et de sa sainteté (cf. LG 44). Elle doit se renouveler en revenant à la pratique de suivre Jésus, selon l'Évangile et le charisme originel de chaque institut religieux (cf. *Perfectae caritatis*, n. 2). Il ne peut y avoir de vie religieuse en marge de l'Église, et l'Église n'est pas pleinement constituée et présente dans un pays de mission qui manque d'une vie religieuse contemplative et active (cf. *Ad gentes*, n. 18). Comme l'a dit Mgr Bergoglio au Synode sur la vie religieuse de 1994, «la vie consacrée est un don à l'Église, elle naît dans l'Église, croît dans l'Église, elle est entièrement orientée vers l'Église»¹.

La vie religieuse n'appartient pas seulement au domaine du droit canonique et de la spiritualité, mais à la constitution de l'Église. Vatican II a promu une profonde réflexion sur celle-ci, comme en témoignent l'*Evangelica testificatio* de Paul VI, la *Vita consecrata* de Jean-Paul II et de très nombreuses publications théologiques. Depuis le Concile jusqu'à

¹ FRANÇOIS, *Témoins de la joie*. Lettre apostolique à toutes les personnes consacrées, 21 novembre 2014, III, 5. Le Pape cite ici un extrait de son discours au Synode sur la vie consacrée et la mission dans l'Église et dans le monde, XVI^e Congrégation générale, 13 octobre 1994.

aujourd'hui, elle a été profondément réformée. Mais il reste encore un long chemin à parcourir.

Vatican II, malgré son immense richesse pastorale et théologique, a été quelque peu conditionné par la perspective eurocentrique des évêques et des théologiens qui en ont été les principaux acteurs. C'est pourquoi il s'est principalement préoccupé d'athéisme et de sécularisation, de la possibilité de salut en dehors de l'Église, de l'œcuménisme, de la liberté religieuse et de l'importance de la conscience individuelle. Ce sont des thèmes typiques du soi-disant « première illustration ». Les pauvres n'apparaissent pas dans ses textes, à l'exception de deux allusions (cf. LG 8 et GS 1), bien que Jean XXIII ait souhaité que le visage de l'Église conciliaire soit celui d'une Église des pauvres.

Ce sont les Églises des pays pauvres qui ont opéré une réception créative de Vatican II. En particulier l'Église latino-américaine à Medellin (1968), en écoutant la voix de l'Esprit à travers le cri des pauvres qui demandent justice, comme les israélites opprimés par le pharaon en Egypte. De Medellin sont nées l'option pour les pauvres, la lutte contre le péché des structures injustes, l'actualité de l'exode et de la libération, l'intention d'édifier une Église pauvre, simple et pascale, qui maintienne unis foi et justice. Ce sont les éléments typiques du soi-disant « deuxième illustration », sensible à la justice et aux pauvres.

Tout cela a eu des retombées positives sur la vie religieuse surtout en Amérique latine, mais aussi en d'autres lieux, où elle s'est engagée à s'insérer dans des milieux pauvres, dans des quartiers périphériques, dans *villas miserias* et *favelas*, dans le monde rural, dans les mines, entre les indigènes et les afro-descendants. Dans la vie religieuse, il y a eu un authentique renouveau. Parmi ses rangs figuraient également de nombreux martyrs, victimes des pouvoirs dictatoriaux et militaires.

Ajoutons enfin l'apparition de la « troisième illustration », centrée sur les autres et les divers, qui a enrichi l'Église et la vie religieuse, en l'ouvrant à des domaines tels que les cultures, le féminin, le dialogue interculturel et interreligieux et l'écologie. Et pourtant, précisément en vue de l'objectif de ce parcours, alors qu'il apparaissait désormais bien tracé sous le profil ecclésial et théologique, la crise a éclaté. Le problème actuel n'est donc pas de nature théologique, parce que la théologie de la vie religieuse est bien claire, mais de pratique historique.

Une théologie pneumatologique des signes des temps

Avant de nous plonger dans des formulations plus théoriques, nous partons d'un texte très éloquent des Actes des Apôtres : l'Esprit Saint, Esprit de Jésus, empêche Paul de prêcher la Parole en Asie et en Bithynie. Paul et Silas se dirigent vers Troade. Mais une nuit Paul a une vision : un Macédonien le supplie de passer en Macédoine pour aider son peuple. L'apôtre comprend que Dieu leur demande d'aller évangéliser la Macédoine. Ils s'embarquent à Troade, ils vont à Samothrace, à Neapolis, de là à Philippes, qui est une colonie de Macédoine (cf. Ac 16, 6-12). Dans ce texte, il apparaît quelque peu déconcertant que l'Esprit de Jésus ferme à Paul les portes de l'évangélisation de certaines zones, et au contraire lui en ouvre

d'autres, en l'envoyant ailleurs. Mais la signification est claire : l'Esprit désire que Paul n'aille pas dans des localités juives, mais qu'il s'adresse au monde des gentils. Paul le fera, en se rendant d'abord à Athènes, puis à Rome. Les Actes des Apôtres se concluent lorsque l'apôtre aura achevé son œuvre missionnaire envers les gentils.

Nous avons devant nous ce que Vatican II appelle les « signes des temps ». L'Église doit les scruter à fond (cf. GS 4), convaincue que c'est l'Esprit du Seigneur qui guide le peuple de Dieu qui remplit l'univers; et dans les aspirations, les événements et les exigences de notre temps, auxquelles elle prend part avec ses contemporains, doit voir les vrais signes de la présence et des projets de Dieu (cf. GS 11). Écouter attentivement, discerner et interpréter, avec l'aide de l'Esprit, les nombreuses voix variées de notre temps est un devoir de tout le peuple de Dieu, mais spécialement des pasteurs et des théologiens. Paul a fait précisément cela, quand, dans ce rêve, il a reconnu la voix du Seigneur qui l'appelait à aller vers les gentils. L'Esprit ferme certaines portes, mais en ouvre d'autres.

Pour discerner les signes des temps, cependant, une série de dispositions est requise : tout d'abord, la conviction que l'Esprit du Seigneur n'agit pas seulement dans l'Église, mais remplit l'univers. C'est pourquoi nous devons nous mettre à l'écoute, avec les hommes de notre temps, des voix, des aspirations et des exigences de l'humanité. Cela comporte une attitude ecclésiale d'ouverture, de dialogue et de proximité à notre monde et à notre temps, afin de connaître ce que Dieu veut de l'humanité. Et cela demande du discernement, pour éclairer cette réalité avec les valeurs de l'Évangile et de la vie de Jésus de Nazareth.

En appliquant tout cela à la vie religieuse, nous pouvons nous demander si nous aussi nous ne nous trouvons pas dans une situation où l'Esprit nous ferme certaines portes, alors qu'il nous en ouvre d'autres. Nous devons discerner si les structures actuelles de la vie religieuse répondent aux signes des temps actuels ou, plutôt, à des époques dépassées de la chrétienté. L'Esprit nous ferme les portes d'une vie religieuse nombreuse, puissante, forte, d'élite, autosuffisante et autoréférentielle, mais il nous ouvre peut-être celles d'un autre style de vie religieuse plus évangélique et pauvre, plus conforme aux signes des temps présents.

Demandons-nous si notre expérience du chaos ne peut pas nous orienter vers un *kairos*, à un moment favorable. La pneumatologie nous enseigne que l'Esprit (*ruah*) agit d'en bas. Du chaos initial de la Genèse (*tohu wa-bohu*), l'Esprit engendre un souffle de vie (cf. Genèse 1,2); des tabliers de femmes stériles font naître des guides d'Israël (cf. Genèse 11,30; 25,21; 29,31; 1 Sam 2,1-11); et d'une jeune vierge de Nazareth fait venir au monde Jésus (cf. Pour l'Esprit, rien n'est impossible (Lc 1,37). Il est capable de donner vie à une multitude d'os desséchés (cf. Ez 37,1-14); il illumine une pauvre femme maccabée qui voit mourir martyrs ses sept enfants, afin qu'elle proclame sa foi dans la résurrection (cf. 2 Mac 7,20.23). C'est l'Esprit qui ressuscite Jésus d'entre les morts (cf. Rm 8, 11) et descend sur un groupe d'apôtres pauvres et craintifs, réunis à Jérusalem, pour les transformer en témoins du Ressuscité devant le monde entier (cf. Ac 2). L'Esprit est l'origine et la source de la vie religieuse. Et chaque nouvelle congrégation religieuse est un don et un miracle de l'Esprit, qui fait germer la vie évangélique de la pauvreté et de la petitesse.

Quelles portes l'Esprit ouvre-t-il aujourd'hui à la vie religieuse?

Avant de parler des portes qui s'ouvrent à la vie religieuse, nous signalons qu'aujourd'hui de nombreuses institutions religieuses se préoccupent davantage de rouvrir les portes qui se ferment, que de chercher les nouvelles portes qui s'ouvrent. Et dans de nombreux cas, les jeunes vocations sont destinées à dépenser beaucoup d'énergie pour rouvrir ou garder ouvertes des portes qui se ferment désormais, au lieu d'exercer leur imagination et leur créativité pour essayer d'ouvrir de nouvelles portes. Par exemple, le texte du Premier Livre des Rois dans lequel Élie commande à son jeune serviteur de monter sept fois sur la montagne pour voir si un nuage annonçant la pluie apparaît de la mer; pendant ce temps, se jetant à terre, il reste en prière (1 Rois 18,41-46). Les vocations des jeunes doivent scruter l'horizon des nouvelles possibilités, tandis que les autres prient en silence.

Cette tâche d'observer les signes des temps et l'horizon est maintenant favorisée par l'engagement de François pour une réforme de l'Église. Le Pape rêve d'une Église aux portes ouvertes, accueillante, un hôpital de campagne, une Église en sortie, pour apporter à tous la foi et pour s'acheminer vers les périphéries existentielles et géographiques où les personnes vivent et souffrent. Une Église qui sent la brebis, qui ne soit pas douanière mais miséricordieuse, et qui ne soit pas autoréférentielle mais une pyramide inversée, polyédrique, synodale. Une Église dans laquelle les pauvres et leur piété soient un lieu théologique privilégié (cf. EG 197-201). Voilà autant de voies pour une nouvelle vie religieuse, ouverte à l'avenir, au *kairos*, et fruit de l'Esprit. Essayons maintenant de considérer concrètement certains aspects qui peuvent traduire sa conversion.

Revenir à la petitesse et à la minorité des origines

A l'origine de chaque nouvelle communauté religieuse, au moment de sa fondation, il y a peu de membres pauvres, faibles, inconnus, qui se disent petits : frères mineurs, minimes, petite compagnie, petits frères et sœurs etc. Avec les années, cette petitesse s'est souvent transformée en grandeur et en ostentation. Nous avons choisi l'option pour les pauvres, mais nous n'avons pas été plus pauvres. Aujourd'hui, les circonstances nous ramènent à la minorité des origines : nous sommes peu nombreux, faibles et pauvres, nous n'avons pas d'avenir assuré, comme les pauvres ne l'ont pas non plus. Nous ne pouvons pas offrir aux jeunes vocations sécurité et garanties complètes : nous pouvons au contraire leur promettre une grande aventure évangélique, ouverte à l'avenir et au souffle de l'Esprit.

Il nous faut vivre la petitesse du grain de moutarde et du levain (cf. Mt 13,31-33), suivre un Jésus qui n'a nulle part où poser sa tête (cf. Lc 9,58). La vie religieuse n'est pas un privilège, mais c'est une aventure émouvante, un risque évangélique, ouvert à la nouveauté de l'Esprit Saint. Notre aide nous vient du Seigneur et de la présence vivifiante de son Esprit.

Entrer dans le dynamisme synodal

Considérons maintenant un aspect complémentaire au précédent. «Synode» signifie étymologiquement «marcher ensemble», et telle est, selon Jean Chrysostome, la définition de l'Église (cf. PG 55, 493). La synodalité, c'est entrer dans ce cheminement avec tout le

peuple de Dieu qui, né du baptême et de l'onction de l'Esprit, possède un sens de la foi tel qu'il le rend infaillible à croire (cf. LG 12). La synodalité est le chemin que Dieu attend de l'Église au troisième millénaire, comme l'a affirmé le pape François dans son discours du 17 octobre 2015, à l'occasion du 50^e anniversaire de l'institution du Synode des évêques.

La vie religieuse aussi doit entrer dans la perspective d'un chemin de synodalité. Cela implique que nous jetions derrière nous des privilèges et des aristocraties économiques, culturelles et spirituelles, pour nous insérer dans le saint peuple de Dieu qui a reçu l'Esprit. Il ne s'agit pas de renoncer à notre identité charismatique, mais de la partager avec d'autres, sans repli ni sectarisme, sans élitisme. D'une certaine manière, la synodalité implique un protagonisme des laïcs, qui constituent la majorité du peuple de Dieu, et nous devrions nous demander si la diminution des vocations à la vie religieuse et au ministère ordonné ne rentre pas peut-être dans le mystérieux dessein de Dieu orienté à faire en sorte que tout le peuple de Dieu chemine ensemble vers la mission, vers le royaume de Dieu. Il faut alors parler de mission partagée avec les autres, dialoguer tous ensemble sur ce qui nous concerne tous, où nous enseignons et apprenons tous et où se brise le dualisme entre Église enseignante et Église apprenante. C'est une pyramide inversée, quelque chose de si nouveau que certains affirment qu'elle pourrait provoquer un « infarctus théologique » chez les défenseurs de l'ordre établi.

Pour en revenir à la vie religieuse, cela signifie beaucoup plus qu'un échange réciproque entre les différentes congrégations et instituts religieux. Et cela ne veut pas dire non plus que les laïcs doivent collaborer avec la vie religieuse et avec ses institutions pastorales, éducatives, sociales ou sanitaires. C'est toute la vie religieuse qui se met au service de tout le peuple de Dieu dans la mission commune, en collaboration avec les paroisses, les mouvements et d'autres types de communautés ouverts au Royaume, au soin de la maison commune (cf. *Laudato si'*) et à la fraternité universelle (cf. *Fratelli Tutti*).

Il est évident que tout cela implique un processus de conversion ecclésiale, lent et empreint d'un discernement commun. La tâche n'est pas facile, mais elle est passionnante et exigeante. Ce n'est qu'avec le temps que nous pourrions voir comment cela implique la vie et le travail apostolique, atteint les communautés monastiques et contemplatives, change l'économie et le style de vie. Mais le manque de vocations, la petitesse de la minorité sont transformés par l'Esprit en un chemin avec les autres. Ce n'est qu'avec le temps, la pratique et le discernement que l'on trouvera des parcours personnels, communautaires et institutionnels pour réaliser ce rêve. Et tout cela sous la tutelle et dans l'orbite de l'Esprit, qui dépasse tout, déborde, rajeunit et vivifie à partir des situations de chaos, du *de profundis* de l'histoire. Le chaos peut se traduire par un *kairos*. Ceux qui semaient dans les larmes pourront se réjouir de la récolte (cf. *Ps* 126, 6).

Récupérer la dimension mystique de la vie religieuse

Un texte bien connu de Benoît XVI affirme qu'« à l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une

Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive » (*Deus caritas est*, n. 1).

Si chaque vie chrétienne naît de la rencontre avec la personne de Jésus, la vie religieuse, qui a une origine prophétique, ne peut naître et prospérer sans une dimension profondément spirituelle et mystique, avec l'onction de l'Esprit. Cela signifie que la vie religieuse, souvent surchargée de travail, doit favoriser de vastes espaces personnels et communautaires de prière et de silence, la *lectio divina*, la liturgie, etc. afin que la vie et la société, dans un monde loin de Dieu, s'imprègnent toujours davantage de valeurs et d'attitudes évangéliques. Mais il est tout aussi nécessaire de se placer aux côtés des crucifiés de l'histoire, de rencontrer Dieu dans les pauvres, pour éviter que notre prière ne soit une fuite aliénante du monde.

Quand on se souvient de figures éminentes de la vie religieuse, les fondateurs et les fondatrices, on s'étonne devant la grande richesse et profondeur spirituelle qu'ont apportées à l'Eglise et à l'humanité des personnes comme Antoine le copte, Benoît et Scholastique, Bernard de Clairvaux, François et Claire, Dominique et Catherine de Sienne, Ignace, Xavier et Fabre, Thérèse de Jésus, Jean de la Croix, Thérèse de l'Enfant Jésus et Edith Stein, Hildegarde de Bingen, Jean de Dieu et Camille de Lellis, Vincent de Paul et Louise de Marillac, Joseph Calasanz et Antoine Marie Claret, Don Bosco, Jeanne de Lestonnac, Candide di Jésus, Nazaria Ignacia, Teresa de Calcutta, Charles de Foucauld et bien d'autres. La mystique est une partie essentielle de la vie religieuse : elle n'est pas possible, si on ne se passionne pas personnellement pour le Seigneur Jésus et pour l'Evangile. La transformation actuelle à laquelle elle est appelée ne sera pas réalisable sans une conversion à la mystique.

Conclusion

Peut-on passer du chaos au *kairos* ? Ce passage est possible, mais il ne s'agit pas d'un saut instantané ou magique. Il exige que nous ne nous accrochions pas à un passé éphémère mais soyons ouverts à l'action novatrice, débordante et vivifiante de l'Esprit de Jésus, qui agit d'en bas dans les moments de crise et de mort, fermant certaines portes mais en ouvrant d'autres. Un Esprit qui n'est jamais en grève, ni dans l'Eglise ni dans l'histoire humaine.

La vie religieuse d'aujourd'hui ressemble à l'expérience du *de profundis* du psalmiste (cf. Ps 130) : un psaume qui commence dans l'obscurité de la nuit, criant d'angoisse vers le Seigneur, et qui se termine ouvert à l'espérance, celle de la sentinelle qui attend l'aurore.

In: *La Civiltà Cattolica*. Quaderno 4118, pag. 167 – 179. Anno 2022 Volume I, 15 Gennaio 2022.